

PROLOGUE



A l'entendre chanter, il était difficile d'imaginer sa mort si proche.

Sa femme de chambre me fit entrer dans le vestibule à l'heure habituelle de ma visite, au milieu de l'après-midi. Une voix de soprano d'une incroyable pureté s'élevait du fond de l'appartement.

— A-t-elle de la compagnie, Franziska ?

La bonne secoua la tête.

— Non, elle est seule, monsieur.

Je traversai le petit salon. Elle chantait une aria de Zerlina dans *Don Giovanni*, où la paysanne coquette décrivait le désir irrépressible qui l'étreignait. Sa voix s'atténua pour la dernière phrase, une invitation à l'admirateur de la belle : « Sens mon cœur battre. Touche-moi là ! »

Le ton se faisait impérieux alors qu'elle scandait ces mots dans un crescendo vibrant. La note conclusive s'affaiblit et trembla.

Quand je poussai la porte de tante Nannerl, j'entendis une toux sèche. Sa main fine dirigeait un orchestre imaginaire.

Elle posa la main sur le dessus de lit et son menton s'affaissa sur sa poitrine. Entendait-elle les applaudissements d'une foule ? Sa prestation l'avait manifestement épuisée. Les paupières de ses yeux vieux et aveugles papillonnèrent.

Je réfléchis à la vie qu'elle avait laissée derrière elle, à ses innombrables souvenirs, perdus pour toujours. En tant que musicien, je pressentais les secrets que le compositeur dissimulait dans ses partitions, des secrets inaccessibles aux communs des mortels, incapables de mesurer l'ampleur de sa création. Comme j'étais son neveu, cela m'avait moins frappé, mais j'en avais tout de même conscience.

Je rendais si souvent visite à ma tante dans sa maison de Salzbourg, près de la cathédrale, que je croyais tout savoir ou presque de son passé.

Sa renommée d'enfant prodige, ses représentations avec mon père dans les grandes villes d'Europe quand elle était adolescente. Son mariage avec un fonctionnaire de province et son accession à la petite noblesse, avec le titre de baronne de l'Empire depuis 1792. Puis, à la mort de son mari, son retour à Salzbourg, où elle a enseigné le piano jusqu'à ce que sa vue lui fasse défaut.

Résumer ainsi ses soixante-dix-huit années était, en réalité, la vision irréfléchie d'un jeune prétentieux sur une vieille femme affaiblie. Je le dis aujourd'hui avec certitude, car elle m'a révélé depuis une existence bien plus incroyable que l'histoire ne le suggère.

Son aria terminée, Nannerl demeura silencieuse et immobile sur son lit étroit. Elle portait une chemise de nuit en dentelle et un simple châle sur les épaules. J'embrassai sa joue sèche, tirai une chaise, et lui rapportai les dernières rumeurs de la ville. Elle ne parut pas remarquer ma présence.

Quand je me tus, elle se redressa avec une agilité qui me surprit et me serra fort la main. Ses doigts étaient encore musclés, après une existence scandée par trois heures de piano quotidiennes, à s'exercer pour divertir les rois, les princes et les comtes.

— Joue pour moi, me dit-elle.

Son piano-forte était un vieux et bel instrument de Stein d'Augsbourg. Je lui jouai la sonate en la composée par mon père. J'espérai que malgré sa fragilité, elle serait transportée par le rythme sautillant de cette marche turque. Pendant que je jouais, elle tripotait la croix en or incrustée d'ambre qu'elle portait autour du cou. Ses yeux blancs, aveugles, étaient vides. À la fin du morceau, elle croassa mon prénom.

— Wolfgang.

— Ma chère tante.

Elle se tourna vers moi comme si elle s'attendait à une réponse de quelqu'un d'autre. La première fois que j'avais joué pour elle, elle m'avait dit que je lui rappelais mon père.

En réalité, j'ai les cheveux et les yeux bruns de ma mère et mon talent de pianiste est de ceux que l'on décrit comme mécaniques. Je n'ai rien du génie de mon père. Mais je me prénommai Wolfgang, et peut-être que pour ma tante Nannerl, cette seule similitude suffisait. Jusqu'à cet instant.

Je sentis qu'elle s'adressait directement à l'homme mort trente-huit ans plus tôt qui avait été son petit frère. L'homme célébré dans toute l'Europe et en Amérique comme le plus grand compositeur de tous les temps.

Wolfgang Amadeus Mozart.

— Sur l'étagère. Dans une boîte incrustée de nacre.

Sa main se souleva du plaid avec une grâce inhabituelle, m'incitant à me demander si elle n'était pas déjà morte, et si je n'observais pas son âme libérée de ses os frêles et de sa peau décatie. J'ouvris le coffret et, sous plusieurs rubans colorés, découvris un livre à la couverture de cuir brun. Je posai le volume sur ses genoux.

— Je serai bientôt morte, murmura-t-elle.

— Dieu ne le permettra pas, Tatie. Ne dites pas de telles choses.

Elle ouvrit l'ouvrage et fit courir ses doigts sur les pages jaunies et rêches. Une plume, de celles que l'on n'utilisait plus aujourd'hui, avait noirci les pages d'une fine écriture serrée. Je reconnus celle de ma propre tante, laquelle m'avait souvent écrit quand je donnais des concerts en Pologne et en Prusse. Elle feuilleta quelques pages et étendit ses doigts osseux en travers du texte. La première ligne indiquait un lieu et une date : *Vienne, 21 décembre 1791*.

Elle referma le livre dans un claquement sec, qui me fit l'effet d'une déflagration de canon dans le silence de l'appartement. Le temps d'un battement de cil, le livre recouvert de cuir brun atterrit dans mes mains fébriles.

— Ne le montre surtout pas à ta mère.

— Pourquoi ? Quels secrets nous cachez-vous, tante Nannerl ?

Ses fins sourcils se haussèrent et j'eus l'impression qu'une femme bien plus jeune me regardait de ses grands yeux bruns mélancoliques.

— À ma mort, je lègue tous mes biens à mon fils Léopold. Il héritera de mon argent, de mes quelques bijoux de valeur. Ainsi que de mes papiers, mes journaux, mes carnets. Essentiellement des chroniques sans intérêt sur Salzbourg et les villages que j'ai traversés pendant ma vie de femme mariée.

Elle reprit son souffle, et laissa sa tête retomber contre les oreillers.

Je levai le livre que j'avais à la main.

— Mais ceci... ?

— Ceci est différent. Seulement pour toi.

— C'est à propos de mon père ?

Je ne pus masquer mon impatience, car j'avais à peine quelques mois quand il m'avait été arraché. Il avait toujours été avec moi au piano, mais seulement à la manière dont les dieux mythiques de l'Olympe étaient dans le cœur des Grecs pendant la récolte du blé.

Ma tante déglutit et toussa. Peut-être se trompait-elle, me dis-je. Après tout, quand je l'interrogeais à propos des dernières années de mon père à Vienne, elle me répondait toujours qu'elle ne l'avait plus revu après 1788, année du décès de mon grand-père.

Le testament, en faveur de ma tante, avait été source de discorde entre le frère et la sœur. Elle était restée avec son mari dans le village de Sankt Gilgen. Mon père avait poursuivi sa carrière dans les salles d'opéra et les salons aristocratiques de Vienne, jusqu'à ce qu'il soit emporté par la maladie, trois étés plus tard, à l'âge de trente-cinq ans.

Elle plissa les lèvres et se reprit :

— Ce livre relate la vérité à propos des événements qui ont bouleversé ta vie... et toute l'histoire de la musique.

— C'est à propos de lui, dis-je en caressant la surface cannelée du cuir, pris d'une excitation soudaine.

— C'est à propos de sa mort.

— La fièvre ? Oui, Tatie, je sais.

Elle secoua la tête. Ses cheveux, coiffés par sa femme de chambre en un haut chignon serré, alors même qu'elle restait au lit, frottaient l'oreiller tandis qu'elle me pressait de me taire.

— Non, souffla-t-elle, son meurtre.

J'entendis un souffle, telle l'exhalaison ultime d'une âme mourante. Je me demandai s'il provenait de ma tante, de moi, ou de l'âme souffrante de mon pauvre père. Je voulus parler, mais l'air de mes poumons se glaça, et j'eus l'impression que ma cravate me serrait la gorge, comme pour m'étouffer.

Agitant le poignet pour me congédier, tante Nannerl s'enfonça dans ses oreillers.

Je regagnai en hâte la chambre de la maison de ma tendre mère sur Nonnberggasse, grimpant presque en courant les escaliers raides à flanc de falaise. Le cuir du journal de

ma tante noircit sous la sueur de ma paume, malgré l'air glacial qui annonçait les premières neiges.

À la maison, j'essayai la transpiration de la couverture sur mon haut-de-chausses, fermai les yeux et murmurai un *Je vous salue Marie* pour la paix de l'âme de mon père, avant d'ouvrir le livre.

Franz Xaver Wolfgang Mozart
Salzbourg, 9 octobre 1829

I



Décembre 1791, Sankt Gilgen, près de Salzbourg

De retour de la première messe à St Aegidius, la neige recouvrait le sommet du Zwölferhorn et nappait le village d'un silence poudreux. À la grille de mon jardin en bordure du lac, j'entendis le petit Leopold jouer l'un des menuets de mon frère au piano. Je souris en songeant que c'était sans doute le seul son que l'on pouvait entendre sur les rives de l'Abersee à cette heure de la matinée. La neige étouffait tous les bruits, sauf l'essence de la musique qui me liait à mon cher Wolfgang. Regardait-il en ce moment même le fin manteau neigeux des rues de Vienne ? me demandai-je.

Dans le vestibule, Lenerl prit ma fourrure et me tendit une lettre apportée par l'huissier du village, arrivé de Salzbourg tard la veille au soir. Je lui demandai un chocolat chaud, puis approchai mon fauteuil de la cheminée du salon. J'observai la neige s'agglomérer aux meneaux des fenêtres, et grimaçai chaque fois que l'enfant faisait une fausse note dans la pièce adjacente.

Les dissonances n'étaient pas entièrement la faute du petit Leopold. Le piano sonnait déjà mal quand moi-même je jouais. Non loin des lacs de montagnes des Salzkammergut, le froid et l'humidité avaient enveloppé

le bois de l'instrument, fragilisé ses touches, moisi son coffre, si bien que les notes justes étaient rares. Pourtant, l'enfant continuait de s'exercer une heure par jour, dans l'espoir de me plaire.

À dire vrai, j'étais heureuse que mon fils ne joue pas mieux qu'un enfant de six ans normal. Mon frère, bien sûr, avait composé son premier menuet à six ans, et le désir de mon défunt père avait été de recréer ce prodige chez mon premier-né. Mais cela n'avait jamais été mon intention. J'en étais venue à mépriser le fait que le seul bonheur possible pour moi était devant un piano. Même quand je jouais aux cartes avec des amis ou que je m'exerçais à tirer au pistolet sur une cible, je pianotais un arpège de ma main libre, sans quoi je devenais rapidement distraite et irritable. La malédiction de l'artiste est de devoir concentrer tout son talent sur son seul art. Vos amis et votre famille auront beau écumer votre existence comme un pêcheur sur l'Abersee, votre véritable moi leur sera aussi inaccessible que les profondeurs du lac. Mais j'avais depuis longtemps cessé de vivre ma vie d'artiste, ce que je ressentais souvent comme une infirmité.

Je pianotai quelques notes sur l'enveloppe posée sur mes genoux. Peut-être m'apportait-elle des nouvelles de mon frère. Durant l'hiver, il était difficile de se tenir au courant des événements au-delà des frontières du village enneigé. Aux dernières nouvelles, Wolfgang travaillait sur un nouvel opéra. Des connaissances venues de Vienne m'avaient dit qu'il était souvent malade, aussi espérais-je sincèrement avoir de bonnes nouvelles de sa santé dans cette lettre. L'écriture m'était familière.

*À l'intention de Madame Maria Anna Berchtold von
Sonnenburg
Habitant la maison du Préfet
Sankt Gilgen
Près de Salzbourg*

Ce nom me semblait celui d'une étrangère. Une série de patronymes découlant de mon mariage avec un homme qui travaillait seul sur ses rapports dans son bureau.

Ces noms, qui auraient dû me distinguer, ne faisaient que me plonger dans l'anonymat. Avant que Berchtold ne m'entraîne dans son village reculé – synonyme d'anonymat géographique –, j'avais un nom connu du monde entier, que je me donne encore dans l'intimité de mon salon, au coin du feu.

Mozart.

Le souvenir de ce nom résonnait dans ma tête comme un rêve. Le Z soufflé, le T qui disparaissait avec la prononciation française, dans les salons de Louis XV à Versailles. Le long A anglais dans la bouche du chambellan du roi George, lorsqu'il nous avait annoncés au palais de Buckingham.

Lenerl posa une tasse de chocolat chaud sur la table et fit une petite révérence.

— Ce sera tout, madame ?

Je la congédiaï d'un signe de tête.

Il était inutile de se bercer d'illusions à propos des lointains voyages de ma famille dans les capitales d'Europe. Si je ne portais plus mon célèbre nom aujourd'hui, je devais reconnaître que déjà à l'époque, j'étais à peine une Mozart. Lui seul était « Mozart ».

Si quelqu'un envoyait une lettre de Milan ou Berlin adressée à ce seul nom de famille, elle arrivait sans encombre dans les mains de mon frère à Vienne. J'avais hérité de montres miniatures et de tabatières dorées, cadeaux d'aristocrates enchantés par notre célébrité d'enfants prodiges. Mais seul mon frère était associé au *nom*.

Pour les habitants du village, je n'étais pas une Mozart. Peu d'entre eux s'étaient aventurés plus loin que Salzburg, un voyage de six heures à travers les montagnes. Que savaient-ils des palais de Nymphenbourg ou Schönbrunn,

où j'avais fait montre de mes talents de pianiste, flâné dans les jardins, bavardé avec le roi, porté les vêtements fabriqués pour les enfants de l'impératrice ? L'existence des villageois se résumait à l'église, les bains publics où le chirurgien leur arrachait les dents, et l'étal en bordure du lac où le sacristain vendait des rosaires et des cierges.

Personne ne m'appelait plus Nannerl, à présent que Père et Mère étaient décédés. Personne sauf mon frère, dont je n'avais plus de nouvelles depuis trois ans.

Même si cela ne transpirait nullement dans nos dernières lettres, je craignais que les dispositions injustes du testament de notre père, par lequel tous les fruits de notre célébrité précoce me revenaient, aient brisé le lien qui m'unissait à lui, mon Arlequin.

Ces années de silence absolu étaient, me disais-je, plus pénibles pour moi que pour lui. Au lieu de réfléchir à la tâche pénible d'écrire à sa sœur dans son village reculé, il donnait une représentation dans un salon, était invité à un bal, composait un nouveau concerto.

Je n'avais pas de telles distractions. Néanmoins, je me réjouissais de lire les critiques de ses opéras dans les journaux de Salzbourg et me procurai toutes les transcriptions pianistiques de ses œuvres, que je jouais en m'émerveillant de la richesse de ses compositions.

Même mon pauvre mari n'avait pu cacher ses larmes quand j'avais fredonné « De grâce, mon amour, pardonne l'erreur d'une âme aimante » du *Così fan tutte* de Wolfgang. Durant ces années de silence, je me réconfortais en me disant qu'un jour, il me rendrait visite dans mon village et nous jouerions de nouveau ensemble.

Je chantai cette aria en glissant mon doigt sous le sceau et décachetai la lettre. Elle provenait de ma belle-sœur Constanze.

Ma voix atteignit un sol aigu quand elle se brisa en un sanglot.